



Usages et symbolique des essences ligneuses emblématiques de la Gironde, et plus largement de l'Aquitaine

Gabriel BALLOUX

F-33490 VERDELAIS
gabyballoux@hotmail.fr

Résumé : nous essayons de dresser la liste des essences emblématiques de la Gironde, que ce soit pour des raisons historiques, sociales, économiques, écologiques ou légendaires. Nous présentons le rôle de ces essences dans la culture locale, mais aussi des aspects concernant l'Aquitaine en général. Nous mentionnons également le lien entre ces arbres et la langue vernaculaire, en particulier l'onomastique.

Mots clés : ethnobotanique, arbres, Aquitaine, gascon.

Abstract : we try to draw up the list of the emblematic trees species in Gironde, whether it be for historical, social, economic, environmental or legendary reasons. We present the role of those species in local culture, but also some aspects with reference to Aquitaine more generally. We also mention the relation between those trees and vernacular language, most especially onomastics.

Keywords : ethnobotany, trees, Aquitaine, gascon language.

Les essences ligneuses, qu'elles soient autochtones ou allochtones, ont divers rôles qui peuvent varier selon le lieu et l'époque. Elles peuvent façonner le paysage, être utilisées dans un but de production, être des symboles historiques ou légendaires, laisser leur trace dans les noms de lieux et de personnes via la langue vernaculaire, en l'occurrence le gascon... Nous allons tout particulièrement traiter des essences plus ou moins emblématiques de Gironde, mais elles s'inscrivent dans un contexte plus large, celui du Bassin aquitain. Plutôt qu'une séparation en deux parties (zone landaise et zone viticole) où il aurait été difficile de classer certaines essences, nous proposons simplement une liste alphabétique, et pour les noms scientifiques nous suivons la nomenclature de Tison et de Foucault (2014).

L'arbousier (*Arbutus unedo* L.), de répartition méditerranéo-atlantique, est emblématique du littoral des Landes de Gascogne. Il vit à l'état spontané dans les vieilles dunes dites « montagnes » mais se retrouve aussi bien dans les jardins et... au milieu de la végétation thermophile des coteaux calcaires bordant Garonne et Dordogne⁽¹⁾. Le nom gascon de l'arbousier, *ledonèir* (pron. *lédounèÿ*), dérive de son nom latin *unedo* (<https://apps.atilf.fr>) ; en dérive également le nom du *ledonat* (pron. *lédounat*), une liqueur confectionnée au XIX^e siècle sur le bassin d'Arcachon et que l'on connaissait un peu à Bordeaux.



Photo 1. Pin franc, palmier et cèdre de l'Atlas devant une propriété du Bordelais (château Lescure, construit en 1929). Au fond, un chêne-liège. 13 mars 2016, © G. BALLOUX

Le cèdre de l'Atlas (*Cedrus atlantica* (Endl.) Carrière) et le cèdre du Liban (*Cedrus libani* A. Rich.) marquent les maisons de maître (Photo 1) et les espaces verts publics. Ils font partie de ces arbres prestigieux car exotiques et pouvant prendre des dimensions imposantes, comme les séquoias ou les cyprès chauves, moins communs toutefois. L'introduction du cèdre du Liban en France date de 1735 : les deux arbres introduits furent plantés au Jardin des plantes à Paris et à Montigny-Lencoup (Seine-et-Marne). Les légendes racontant que tel ou tel cèdre fut planté ou offert par Jussieu sont légion, comme à Ballans (Charente-Maritime).

Le cerisier (*Prunus cerasus* L. pour le griottier, *P. avium* L. pour le bigarreaudier) est un arbre très utilisé dans les régions viticoles, y compris dans les Landes à une époque où la vigne y était davantage cultivée (Leterme, 1982). De même que l'abricotier en Agenais, le pêcher de vigne en Charente ou le prunier d'ente en Périgord, on le plantait entre les rêges dans les joualles, ou en bordure de parcelle comme c'est fréquent aujourd'hui. La Benauge était, avant la Seconde Guerre mondiale et la révolution agricole, une région où le cerisier était essentiel dans l'économie rurale. À Escoussans (<http://mairie-escoussans.jimdo.com>), des centaines de cerisiers se dressaient dans le vignoble et produisaient de nombreuses variétés de cerises : saint-fort, saint-clair, cardan (vient sûrement de la commune de Cardan toute proche), olive, bigarreau, napoléon, floque (féminin de *flôc* « bouquet de cerises »), nappe, guin (masculin de « guigne », signifie « merise » en gascon

(1) Aux côtés de *Viburnum tinus* L., *Laurus nobilis* L., *Rhamnus alaternus* L., etc.

(2) Dans les Landes, on mentionne le guindoulh (Leterme, 1982), nom commun pour « merise, guigne » en gascon.

marmandais [Laffargue, 2008]), carrée, cœur de pigeon (qui est un bigarreau)⁽²⁾... La tradition populaire dit que certains d'entre eux avaient été plantés au XVII^e siècle voire avant, mais en réalité ils ne peuvent vivre guère plus d'un siècle. À l'époque, la vente de vin ne suffisait pas à faire vivre les familles ; grâce aux cerises, on arrivait à subvenir aux besoins, un arbre pouvant en produire plus de 100 kg. Le traditionnel marché aux cerises d'Escoussans naquit en 1936, se déroulait chaque jour du mois de juin et fonctionnait comme les marchés aux cèpes du Périgord ; de nos jours, il est remplacé par une fête ayant lieu autour du 10 juin. Avec le déclin des joualles au milieu du XX^e siècle, les vignes ont remplacé beaucoup de cerisiers en Benauge. Bien plus au sud, les habitants d'Andrein, en Béarn, étaient surnommés *cerisolèrs* (pron. *cérizoulès*) « mangeurs de cerises » (Arette, 2005) !



Photo 2. Le verger de châtaigniers pluricentennaires du Petit-de-l'Eglise à Langon. 13 mars 2016, © BALLOUX

Le châtaignier (*Castanea sativa* Mill.) est une essence archéophyte d'origine méditerranéenne, répandu dans les régions à sol acide comme le Limousin, l'Ardèche, la Corse... mais aussi le Bazadais et les Graves, à l'interface entre lande et vignoble. Outre ses fruits – en Bordelais, mangés grillés (gascon *iròlas*, pron. *iroles*) ou bouillis avec de la badiane ou une feuille de figuier – et son bois servant à fabriquer piquets et cercles de barriques, ses feuilles étaient utilisées dans le sud-est de la Gironde pour parfumer un fromage, le tchibitchou. Vigneau (1982) écrivait : « Fromage de lait de chèvre, enveloppé de feuilles de châtaignier, qu'on a laissé fermenter sous le fumier. Ce fromage, qui a une odeur et une saveur très accentuées, était le fromage favori d'Henri IV. ». Généralement exploité en taillis où l'on récolte le cèpe de Bordeaux et l'abondant « cèpe de châtaignier » *Xerocomus badius* (Fr. : Fr.) Kühner ex E.-J. Gilbert (Courtecuisse & Duhem, 2011), il existe aussi comme arbre de franc-pied ou greffé. À Langon (Gironde), un verger de châtaigniers greffés âgés de quatre à cinq cents ans est classé au titre des sites naturels (<http://www.donnees.aquitaine.developpement-durable.gouv.fr> ; Photo 2). Cette espèce a donné de nombreux toponymes (Castagnolles...) et patronymes (Castaing, Castagnet, Castandet, Castanet...) gascons.

En Aquitaine, le chêne-liège (*Quercus suber* L.) est principalement localisé dans le Maransin – où il est indigène – et le Néracais, mais aussi dans le Gers, dans le bois de la Colonne à Saint-Martin-de-Lerm (Gironde) (CRPF d'Aquitaine, 2004) et au Maine Pommier à Lagorce (Gironde), à la limite de la Charente-Maritime ; la station de Lagorce est considérée comme la plus septentrionale de France, le chêne-liège craignant le froid et l'ombre⁽³⁾. À part cela, il est planté en bosquet (château Faugas à Gabarnac) ou isolément un peu partout en Gironde, comme à Montagoudin. Le chêne-liège de Montagoudin, planté à 50 m du méridien de Greenwich il y a plus de deux siècles, avec sa circonférence de 5,80 m, mérite qu'on s'y attarde car nous avons un témoignage sur

son histoire (<https://krappoarboricole.wordpress.com>). Un propriétaire nommé Gabourin avait un valet originaire de Saint-Justin (Landes) qui avait rapporté cet arbre de son village ; le maître n'en voulant pas sur son domaine, il fut planté sur un talus au bord d'une route, à l'entrée du village. Le chêne servait à effrayer les enfants désobéissants, mais c'était aussi un lieu de rendez-vous pour les jeunes. Mais revenons en Marensin et en Néracais, qui sont les deux pôles subéricoles historiques d'Aquitaine (<http://leliegegascon.org>). Le liège servait à fabriquer des bouchons, des ruches et des filets de pêche, mais cette industrie déclina inexorablement. En 1830, un hiver froid détruisit un grand nombre de chênes-lièges du Néracais ; avec l'essor du pin mais aussi l'importation de liège étranger, la subériculture disparut dans les années 1950 malgré l'augmentation de la demande. Non loin du Néracais, à Saint-Michel-de-Castelnau (Gironde), on trouve un lieu-dit « le Surrey », c'est-à-dire « le chêne-liège » en gascon ; Vigneau (1982) cite également quelques mots gascons liés à l'exploitation du liège, comme *raspilh* « pulvérin produit par le râpage de la croûte du liège », *surra* (pron. *surre*) « gland du chêne-liège », *surreda* (pron. *surréde*) « bois de chênes-lièges », *canoar* (pron. *canouà*) « écorcer », *canon* (pron. *canoun*) « première écorce enlevée au chêne-liège », *recanon* (pron. *recanoun*) « deuxième écorce enlevée au chêne-liège », *recanoatge* (pron. *recanouatge*) « deuxième écorçage des chênes-lièges », *recanoar* « faire le deuxième écorçage ».

Le chêne vert (*Quercus ilex* L.), comme le précédent, est une essence relictuelle de périodes xéothermiques, mais supporte les sols calcaires au contraire du chêne-liège. Il couronne les falaises calcaires et couvre les dunes au nord du bassin d'Arcachon (forêt domaniale d'Hourtin où son expansion au cours du XX^e siècle a été fulgurante...), mais est planté un peu partout. Un très beau spécimen, à Paillet (Gironde), enjambe la route de Bordeaux et donne son nom au bulletin municipal et à une avenue.

Les chênes « nobles » (*Quercus petraea* (Mattuschka) Liebl. subsp. *petraea* ; *Q. robur* L.) sont des arbres omniprésents en Europe mais guère emblématiques dans le Bassin aquitain, où l'on ne trouve pas de grandes futaies de chênes comme à Tronçais. Par contre, dans le vignoble, le chêne est connu au moins pour un usage : la fabrication de barriques ! À Villandraut (Gironde), la légende veut que le grand chêne qui était à l'entrée du village fût le plus vieux de France, bien qu'il ne fût âgé que de deux à trois cents ans ; il a été abattu en 2008 alors qu'il avait été classé au titre des sites naturels en 1938, d'où une vive polémique. Roulet et Roulet-Casaucau (2005) mentionnent aussi un ancien chêne, à Langoiran (Gironde), connu pour être le lieu de rendez-vous des amoureux ; cette activité a laissé une trace ailleurs dans la toponymie avec le « Casse dey Galant » (chêne des amants) à Guillac (Gironde).

(3) Mais il existe un chêne-liège remarquable au château de Gonville dans la Manche !

(4) Il semble que le -t ne soit pas étymologique, ainsi s'agit-il d'un mot masculin, dérivé collectif gascon en -ar (pron. -a) de *ciprés*. Cf. la série : *pin(h)adar* (pron. *pi(g) nadà*), *branan* (pron. *branà*), etc.

Le cyprès de Provence (*Cupressus sempervirens* L.), malgré son origine méditerranéenne, est important dans l'histoire de l'agglomération bordelaise. Depuis – dit-on – l'Antiquité, une population de cyprès couvrait les coteaux calcaires de Cenon, en face de Bordeaux, donnant au lieu le nom qu'il porte encore aujourd'hui, « le Cypressat »⁽⁴⁾. Auraient-ils été importés par les Romains ou est-ce une légende ? Qui sait ! Au Moyen Âge, la règle voulait que l'on accroche un rameau de cyprès sur les bateaux chargés de vin qui sortaient de Bordeaux, afin de montrer que le capitaine avait payé une taxe royale et seigneuriale et d'authentifier leur port d'origine. Le bois de cyprès appartient à la seigneurie de Rauzan, et plus tard au roi de France. Si les trois quarts des cyprès moururent lors du grand hiver de 1709, ils avaient encore des descendants en 1999, et l'on en trouvait de même à l'aplomb de la Garonne à Cambes (Gironde), Gironde-sur-Dropt (Gironde) et Nicole (Lot-et-Garonne). (Larché, 2007 ; Prévôt, 2007) Le cyprès est aussi l'arbre des cimetières car il symbolise la vie éternelle : on notera les deux cyprès du cimetière de Sainte-Gemme, au nord de La Réole. Dans le Poitou, il peut signaler de petits cimetières familiaux protestants, fréquents autour de Thorigné (<http://guy.vidal.pagesperso-orange.fr>). Enfin, pour revenir en Gironde, la fameuse « allée » de cyprès du domaine de Malagar permet de repérer de très loin cet ensemble bâti et non bâti classé au titre des monuments historiques.

Le hêtre (*Fagus sylvatica* L.) a un haut intérêt patrimonial au moins dans la Gironde, les Landes et le Lot-et-Garonne, car il est le témoin de stations restées forestières depuis plusieurs milliers d'années (Timbal & Ducousso, 2010 ; Balloux, 2015). Essence relictuelle du Tardiglaciaire notamment dans les vallons froids, sombres et humides de l'Entre-deux-Mers – surtout dans le sud-ouest de cette région –, il forme même des boisements vieux de soixante mille ans dans la haute vallée du Ciron (INRA Bordeaux-Aquitaine, 2014). Le nom de la commune de Haux (Gironde) dérive directement du latin *agus*, via le gascon *hau* (Boyrie-Fénié, 2008) ; c'est aussi le cas du bois du Haya à Saint-Pierre-d'Aurillac (Gironde) où cette essence est présente (Balloux, 2015).

Le noyer commun (*Juglans regia* L.) fait partie des essences d'intérêt communes dans la sylviculture aquitaine (CRPF d'Aquitaine, 2005) ; on le voit beaucoup en val de Garonne et val de Dordogne, et isolé au bord des vignes. Il était utilisé dans la menuiserie bazadaise traditionnelle (Vigneau, 1982). À Saint-Maixant (Gironde), il existe dans la vallée un lieu-dit « les Nougueyries » (noyerai) ; à Mouliets-et-Villemartin (Gironde), on trouve une entreprise Noujarède (noyerai)... voisine d'une plantation de noyers ! En val de Garonne, il existait une activité oléicole, qui se maintient encore en Bas Quercy : en 1852, on trouvait au moins quatre-vingt-dix moulins familiaux à huile de noix en Lot-et-Garonne, la majorité étant dans la région d'Agen (<http://mariefb.pagesperso-orange.fr>). Il est intéressant de noter, en gascon, la différence entre la *nòga* (pron. *nogue*) et l'*esquilhòt* : la première, trois fois plus petite, a quasiment disparu (Arette, 2005). Dans d'autres lieux, l'*esquilhòt* est la noix entière alors que la *notz* (pron. *nouts*) est écalée.

L'orme champêtre (*Ulmus minor* Mill.) doit être pris en compte dans le patrimoine naturel au même titre que le hêtre en Aquitaine ou presque. En effet, s'il est commun à l'état juvénile, il est rare à l'âge adulte à cause d'une maladie fongique apparue en 1919, la graphiose, qui détruit son feuillage. Les rares adultes suffisamment âgés sont en bonne santé, soit grâce à leur isolement limitant la contagion, soit grâce à leur patrimoine génétique : c'est le cas de l'orme de Saint-Avit-de-Soulaie (Gironde), planté au printemps 1848 comme arbre de la liberté, dans un lieu élevé au centre du village (Larché, 2006). C'est aussi le cas des trois ormes de Malagar à Saint-Maixant (Gironde) ou de l'orme de la gare de Langon, coupé il y a quelques années. Le poète gascon Fernand Masson écrivit même un poème sur l'orme de Menaut, à Cérons (Gironde) (Masson, 1980). Mais l'orme le plus connu de Gascogne est celui de Biscarrosse (Landes), qui aurait été planté en 1340 (Arette, 2005 ; <https://krapoarboricole.files.wordpress.com>). La légende raconte que, vers 1450, une jeune femme fut accusée à tort d'avoir trompé son mari ; condamnée à être exposée nue sous cet « arbre de la justice », elle en mourut de honte ; dès lors, à chaque printemps, une couronne blanche – des feuilles dépigmentées – apparaît sur le tronc de l'arbre. Malheureusement, l'orme de Biscarrosse, le plus vieux de France, est mort il y a quelques années, avec des descendants toutefois. L'orme rentre aussi dans la toponymie : la commune d'Omet (Gironde) tire son nom du latin *ulmetum* « ormaie », via le gascon bien sûr (Boyrie-Fénié, 2008).

Le palmier à chanvre (*Trachycarpus fortunei* (Hook.) H. Wendl.) est véritablement emblématique du Bordelais, historiquement, socialement et paysagèrement. Le premier *T. fortunei* de Bordeaux fut le second de cette espèce à être introduit en France ; il fut planté dans le jardin botanique du Jardin public de Bordeaux en 1861 et y vit encore. Cela est lié au caractère portuaire de Bordeaux et à la création d'un centre d'acclimatation de plantes exotiques en 1784. Avec la mode de l'exotisme au début du ^{xx}e siècle, ce palmier s'est vite retrouvé dans tout le Bordelais, puis dans toute la Gascogne, que ce soit en Béarn, dans les Landes, dans le Gers, mais aussi en Charente, etc. D'origine asiatique, il ne craint ni le gel ni l'humidité, ce qui explique son succès en Europe non méditerranéenne contrairement à d'autres palmiers. Socialement parlant, bien que sa culture se soit démocratisée, le palmier à chanvre est d'abord le symbole de la maison de maître girondine (Photo 1) ; une coutume encore en usage veut que les propriétaires plantent un palmier à la naissance de chaque enfant.

Diverses espèces de peupliers (*Populus nigra* L. ; *P. deltoides* Marshall ; *P. × canadensis* Moench ; hybrides interaméricains), sous forme de cultivars, sont des essences productives par excellence. Malgré leur impact très discuté sur les écosystèmes riverains, ces peupliers structurent fortement les paysages garonnais. On les trouve dans toute la vallée, un peu moins à l'approche de Bordeaux et davantage en Lot-et-Garonne et Tarn-et-Garonne, mais aussi dans des proportions variables dans d'autres régions, notamment le Val de Loire et la Picardie. Les peupleraies de production comme les saulaies sont nommées « aubarèdes » en français régional (gascon *aubaredas*, pron. *owbarèdes*), alors que l'« aubier » (gascon *aubar*, pron. *owbà*) est le saule blanc uniquement, qui pousse aussi en « vimière » ; le peuplier, quant à lui, est appelé *briule* (pron. *briwle*) et les peupleraies spontanées sont les *briulèiras* (pron. *briwlèyres*). On retrouve le même glissement sémantique avec les « jetins », autrefois taillis de saules en bord de Garonne (<http://www.atp-marmande.fr>), aujourd'hui terrains alluvionnaires plantés de peupliers. Tout cela est bien complexe...⁽⁵⁾ Pour citer quelques noms dérivant d'*aubar* : la cité des Aubiers (quartier sensible de Bordeaux), les patronymes Dauba et Lauba...

Le pin franc est le nom local du pin parasol (*Pinus pinea* L.), appelé aussi *pin mètege* (du latin *domesticus* « appartenant à la maison, au domaine », par opposition à « essence de production »). Cette dénomination n'existe pas en Méditerranée, où l'essence est spontanée donc ne jouissant pas du prestige lié à l'exotisme. En Chalosse, on le plantait pour signaler les très anciennes maisons « capcasalères » (<https://fr.wikipedia.org>), appartenant à des roturiers propriétaires de terres franches, ne dépendant donc d'aucun seigneur, d'où le terme « pin franc ». En Poitou-Charentes, la tradition veut que le pin franc indique une maison protestante : les colporteurs qui vendaient des bibles distribuaient des pignons pour que les protestants signalent les maisons « amies » (<http://museepoitouprotestant.com>). L'arbre ne vivant que deux cents ans, les pins actuels auraient été plantés après la Révolution comme arbres de la liberté retrouvée, liberté de culte s'entend. En Bordelais, on le retrouve

(5) Sans compter que, selon les régions, *aubar/albar* signifie aussi « peuplier blanc », « orme », « arbousier » ou même « charme » ! (<https://apps.atilf.fr>)

souvent devant les châteaux et les maisons de maître (Photo 1) ; il semble être simplement un marqueur social, un marqueur de propriété, ou parfois un élément décoratif, sans origine forcément ancienne. À ce sujet, on remarquera que les essences exotiques liées au statut social sont plutôt sempervirentes alors que celles utilisées en aménagement urbain peuvent être décidues (ex. *Acer saccharinum* L.) : les essences sempervirentes permettent de repérer et d'embellir la propriété quelle que soit la saison.

Il est peut-être inutile de rappeler l'omniprésence et le rôle économique du pin maritime (*Pinus pinaster* Aiton) dans les Landes de Gascogne et la Double depuis le XIX^e siècle (voir p. ex. Communauté de communes de Mimizan, 2008), cependant n'oublions pas que les dunes anciennes (les « montagnes ») du littoral sont les berceaux du pin maritime atlantique. Façonnées par des siècles d'exploitation en forêts usagères, les « montagnes » de La Teste et de Biscarrosse abritent des pins pluricentennaires – absents du massif de production, le cycle sylvigénétique du pin ne dépassant pas cinquante ans –, et les fameux pins-bouteille ou pins-barrique (Timbal & Savoie, 1991) dont la forme est issue de bourrelets cicatriciels de gemmage, une activité remontant à l'Antiquité. D'autre part, les *pinadars* (pron. *pinadàs*) sont des éléments structurants du paysage de l'Entre-deux-Mers, résultant d'un boisement des « terres douces », terres limoneuses les plus pauvres au sommet des collines. Ainsi contrastent-ils avec les versants couverts de vignes et les chênaies-charmaies(-hêtraies) de fond de vallon ; la chasse et la récolte des cèpes y occupent une grande place. Dans l'onomastique, le pin a donné le patronyme gascon Dupin et un grand nombre de toponymes, dont « le pin Courbey », pin isolé où se posent les Corvidés (Lartigue, 2015).

Le platane (*Platanus hispanica* Münchh.), issu d'hybridations au XVIII^e siècle, accompagne principalement les infrastructures routières (routes nationales napoléoniennes) et fluviales (canal latéral à la Garonne). On en trouve çà et là qui sont pluricentennaires, comme le platane de Saint-Germain-la-Rivière (Gironde) ou « la platane » de Robillard à Saint-André-de-Cubzac (Gironde). Le genre féminin ici n'est pas erroné mais c'est la forme gasconne.

Le robinier (*Robinia pseudoacacia* L.), appelé populairement acacia, est une plante considérée comme invasive car il drageonne intensément, formant de vastes taillis pauvres en biodiversité. Pourtant, son introduction à partir du XVII^e siècle a eu une double utilité : la stabilisation des talus de chemins de fer et la fabrication de « carrassons » (piquets de vigne) grâce à son bois imputrescible. Ces deux usages expliquent l'abondance de robiniers dans les Graves, le long de la ligne de chemin de fer Bordeaux-Toulouse ; il est également répandu dans les bois au bord des vignes. La Gironde en est le premier producteur avec neuf mille hectares, dont quatre mille dans les Graves, surtout vers l'embouchure du Ciron. Enfin, il ne faut pas oublier les excellents beignets de fleurs d'acacia !

Le vime est le nom local de l'osier ou saule blanc (*Salix alba* L.) lorsqu'il est exploité en « vimière » pour ses tiges flexibles, comme c'est encore le cas à Lacropte (Dordogne), à Barie et à Bassanne (Gironde), à Voutezac (Corrèze), etc. On en fait des « bouyricous » qui sont des paniers périgourdiens, ou des attaches pour la vigne appelées « andortes », « redortes » ou « riortes » selon les régions. En Benauges, on utilisait un outil spécial, l'*escalha-vime* (pron. *escaille-bime*), pour fendre les brins d'osier dans le sens de la longueur (Gaye, 1999). Les vimières illuminent le paysage hivernal, que ce soit dans les vallées ou au milieu des vignes sur les collines. Le mot gascon, issu du latin *vimen* « baguette flexible », a donné le nom de famille Vimeneu, dont le berceau est justement dans la vallée de la Garonne.

Conclusion

Notre panorama des essences girondines a été bref : chaque petite région possède ses arbres remarquables auxquels sont attachées des légendes ou des anecdotes ; les usages alimentaires, médicaux, artisanaux, industriels des arbres sont innombrables. Quant à l'onomastique, elle regorge de noms liés à la végétation dans les différentes langues vernaculaires.

Nombreuses sont les recherches bibliographiques et de terrain qu'il reste à effectuer en ethnobotanique girondine : sur les variétés de cerises en Benauges et les recettes traditionnelles, la culture de la lavande en Benauges, les variétés fruitières du vignoble bordelais, le lien entre chasseurs et arbres, le lédounat, etc., sans oublier bien sûr les noms de végétaux dans la toponymie.

Bibliographie

- Arette A., 2005 - *Nos fleurs d'Aquitaine*. Princi Negue, Monein, 187 p.
- Balloux G., 2015 - Nouveaux éléments sur les populations forestières naturelles de hêtres du canton de Saint-Macaire (Gironde). *Bull. Soc. Linn. Bordeaux*, NS, **43** (3) : 271-278.
- Boyrie-Fénié B., 2008 - *Dictionnaire toponymique des communes, Gironde*. InOc/CAIRN, Pau, 408 p. + CD.
- Communauté de communes de Mimizan, 2008 - *200 ans d'histoire*. Communauté de communes de Mimizan, Mimizan, 2 p.
- Courtecuisse R. & Duhem B., 2011 - *Guide des champignons de France et d'Europe*. Delachaux et Niestlé, Paris, 544 p.
- CRPF d'Aquitaine, 2004 - *Guide des milieux forestiers en Aquitaine*. CRPF d'Aquitaine / Conseil régional d'Aquitaine / DREAL, Bordeaux, 108 p.
- CRPF d'Aquitaine, 2005 - *Essences forestières Aquitaine. Extrait SRGS Aquitaine 2005*. CRPF d'Aquitaine, Bordeaux, 38 p.
- Gaye J., 1999 - Le parler du vigneron de la Benauges. In Bochaca M., Boit M., Boutouille F., Coste L., Drouin J.-C., Friot M., Gaye J., Hinnewinkel J.-C., Hochgesand B., Huguet J.-C., Larock V., Lenoir M., Maffre M.-H., Mouthon F., Nahon M., Regalado-Saint-Blancard P., Roudié P., Roussot-Larroque J., Smaniotto M., Suire E., *Benauges, essai historique*, ASPECT, Faleyras : 333-340.
- INRA Bordeaux-Aquitaine, 2014 - Revue de presse. Sur la hêtraie du Ciron. *Bull. Soc. Linn. Bordeaux*, NS, **42** (4) : 473-474.
- Laffargue D., 2008 - *Petit Dictionnaire occitan-français. Région de Marmande, rive droite de la Garonne*. Chez l'auteur, Castelmoron-sur-Lot, 100 p.
- Larché J.-F., 2006 - Les promesses de l'orme de Saint-Avit de Soulège. *Les Cahiers de l'Entre-deux-Mers* **73** : 6-7.
- Larché J.-F., 2007 - Le légendaire bois du Cypressat, à Cenon. *Les Cahiers de l'Entre-deux-Mers* **79** : 6-7.
- Lartigue P., 2015 - *Toponymie de la commune de Biscarrosse*. Inédit, 73 p.

- Leterme E., 1982 - Étude ethnobotanique des espèces fruitières landaises. *J. Agric. Trad. Bot. Appl.* **29** (1) : 3-29.
- Masson F., 1980 - *Histoires, dichudes é countes gascons dou Garounés*, vol. 1. Maumy-Aristégui, La Réole, 305 p.
- Prévôt P., 2007 - Le bois sacré de Bordeaux en Entre-deux-Mers. *Les Cahiers de l'Entre-deux-Mers* **79** : 5-6.
- Roulet E. & Roulet-Casaucau N., 2005 - *Culture et musique populaires en Gascogne*. Princi Negue, Monein, 158 p.
- Timbal J. & Ducouso A., 2010 - Le Hêtre (*Fagus sylvatica* L.) dans les Landes de Gascogne et à leur périphérie. *Bull. Soc. Linn. Bordeaux*, NS, **38** (2) : 127-137.
- Timbal J. & Savoie J.-M., 1991 - Les forêts anciennes des dunes littorales aquitaines. *Rev. For. Franç.* **43** : 68-71.
- Tison J.-M. & de Foucault B. (coord.), 2014 - *Flora Gallica. Flore de France*. Biotope, Mèze, xx + 1196 p.
- Vigneau B., 1982 - *Lexique du gascon parlé dans le Bazadais, 1879*. Les Amis du Bazadais, Bordeaux, 345 p.

Sites internet

- <http://guy.vidal.pagesperso-orange.fr>, consulté le 8 mars 2016.
- <http://www.donnees.aquitaine.developpement-durable.gouv.fr>, consulté le 8 mars 2016.
- <https://krapoobarboricole.wordpress.com>, consulté le 8 mars 2016.
- <http://leliegegascon.org>, consulté le 8 mars 2016.
- <http://mariefb.pagesperso-orange.fr>, consulté le 9 mars 2016.
- <http://mairie-escoussans.jimdo.com>, consulté le 9 mars 2016.
- <http://museepoitouprotestant.com>, consulté le 10 mars 2016.
- <https://apps.atilf.fr>, consulté le 11 mars 2016.
- <http://www.atp-marmande.fr>, consulté le 12 mars 2016.
- <https://fr.wikipedia.org>, consulté le 12 mars 2016.